



**HAL**  
open science

## Zoocities. Des animaux sauvages dans les villes

Bruno Villalba

► **To cite this version:**

Bruno Villalba. Zoocities. Des animaux sauvages dans les villes : Paris, Premier Parallèle, 2020. VertigO : La Revue Électronique en Sciences de l'Environnement, 2021, 10.4000/vertigo.31985 . hal-03640013

**HAL Id: hal-03640013**

**<https://agroparistech.hal.science/hal-03640013>**

Submitted on 13 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Zask Joëlle, *Zoocities. Des animaux sauvages dans les villes, Paris, Premier Parallèle, 2020*

Bruno Villalba, « Zoocities. Des animaux sauvages dans les villes », *VertigO* - la revue électronique en sciences de l'environnement [En ligne], Lectures, 2021, mis en ligne le 28 mai 2021, <http://journals.openedition.org/vertigo/31985>

Le livre se construit autour d'une interrogation matricielle : quelle est la bonne distance pour qualifier cet autre, l'animal, comme sauvage ? C'est une « *expérience de pensée* » (p. 12) à laquelle nous invite la philosophe Joëlle Zask, spécialiste de John Dewey. Elle propose une philosophie d'enquête, alliant considération théorique et constats empiriques – les deux s'alimentant réciproquement –, afin d'interroger notre manière de voir sélectivement le réel à partir d'un présupposé philosophique. En l'occurrence, elle questionne celui de l'importance première de la ville, habiter par et pour l'homme. Car il s'agit bien avant tout de considérer la manière d'interroger nos conditions de vie à travers l'irruption soudaine de l'animal sauvage, afin d'envisager « *une ville multispéciste, pensée avec les animaux* » (p. 13). Elle souhaite contribuer à réviser notre conception de la ville, pour y « *inclure les éléments étrangers par rapport au plan initial – hommes, bêtes, plantes, etc. – au titre de partenaires et voisins.* » (p. 51)

Pour mener à bien cette interrogation, il y a d'abord plusieurs chapitres pour présenter notre relation présente aux animaux (*du chapitre Le grand retournement au chapitre La cité contre la ville*). Les cinq chapitres suivants questionnent les effets de cette intrusion maladroite des animaux sauvages dans l'espace urbain. Qu'est-ce que cela fait sur leur identité et leur nature ? Et qu'est-ce que cela produit sur nos représentations et notre souci de préserver ce territoire civilisé qu'est la ville ? Puis quelques chapitres sont consacrés à des réflexions qui sont autant de pistes pour réaménager nos villes et repenser nos modes de vie de manière à rendre possible une coexistence pacifiée entre homme et animal sauvage. Pour développer cette orientation, l'auteur propose, dans les chapitres suivants, de refonder les conditions d'une *alliance* (p. 215) renouvelée avec les animaux, notamment à partir d'une réflexion riche autour du concept de voisinage. Ce qui permet dans les derniers chapitres de l'ouvrage de proposer quelques pistes pour aménager cette cité multispéciste.

J. Zask s'appuie sur quelques rapides cas emblématiques pour systématiser l'intuition : les animaux sauvages, à poils ou à plumes, coloniseraient de plus en plus nos espaces urbains et le processus ne fait que commencer (*chapitre Le grand retournement*). Mais les avaient-ils vraiment déserté, pourrait-on objecter ? En fait, il s'agit plus d'insister sur un mouvement récent, qui concernent avant tout certaines espèces emblématiques, comme les singes, les renards, les cerfs, les pygargues à tête blanche – auxquelles il conviendrait d'ajouter des animaux moins symboliques, comme les grenouilles<sup>1</sup>... Pourtant, d'autres espèces coexistent depuis longtemps avec les hommes dans les cités et les villes<sup>2</sup> : les rats, les oiseaux (comme le pigeon), les insectes aussi (fourmis, cafards, araignées, puces...) et les poissons dans les rivières ou la mer (bestiaire souvent ignoré dans cette conception terrestre de la ville, privée de ses prolongements aquatiques et sous-marins<sup>3</sup>). Seraient-ils moins sauvages ou moins exotiques dans leur sauvagerie ? Seraient-ils, au moins dans nos représentations, comme quelque peu domestiqués ? Ces sauvages-là ne sont pas très présents dans le livre. Et c'est bien dommage, car ils témoignent d'une longue histoire de coexistence, de combats et de conciliations. Ce

---

<sup>1</sup> Howlader M, Nair A, Merilä J. A new species of frog (anura: dicroglossidae) discovered from the mega city of Dhaka. *Plos One* 2016, 11:e0149597, pp.1-23

<sup>2</sup> Blanc Nathalie, 2000, *Les Animaux et la Ville*, Paris, Odile Jacob.

<sup>3</sup> Sauf mentions p. 101.

chapitre préfère rappeler les causes générales de l'exil de ces animaux vers les villes (la disparition de leurs habitats naturels, par la segmentation de leur territoire par notre emprise croissante, par la multiplication des coupures que nous leurs imposons), offrant « *de meilleures conditions de vie* » (p. 18). Ainsi, la ville pourrait apparaître comme un espace plus « *accueillant et protecteur* » (p. 24), même pour les espèces sauvages, telle que le raconte le conte de Babar (*chapitre Babar ou la ville refuge*). Elles n'y sont pas chassées, explique Zask (sauf les rats, les pigeons, les cafards et autres insectes bien sûr, sans oublier les bactéries, les virus..., et cela depuis des siècles...). Elles trouvent nourritures diversifiées et en abondance (notamment nos déchets, dont se délectent les mouettes – encore une espèce absente du livre), dont font parties les autres sauvages (« *des chaînes alimentaires se recomposent* » p. 26). Et elles pourraient circuler plus aisément qu'à la campagne (l'argument est traité rapidement, car, déjà pour les humains, les effets de coupures sont légions dans l'espace urbain<sup>4</sup>...). Mais l'auteur en convient, la présentation est « *quelque peu exagérée* » (p. 28). Il est alors temps de préciser les principaux concepts : le *sauvage* et la *ville*. Le sauvage est dérivé du latin *silva*, qui signifie “bois” (p. 29), ce qui vit donc aux marges de ce qui est civilisé (la maison, puis la ville – « l'anti-nature » p. 30). Le sauvage est, comme la nature dont il fait encore partie, « *ni dénaturé ni artificialisé* » (p. 52). La ville est une représentation matérialisée de la civilisation, par son artifice, sa verticalité, ses bornes, les valeurs spirituelles et scientifiques qu'elle incarne... mais aussi l'idée qu'elle serait un lieu d'inhumanité (en citant Ellul et Charbonneau). Car la ville est aussi le symbole de la domination sur l'autre, qu'il soit le colonisé ou l'animal réduit à une animalité repoussante (chapitre *De la bête à l'homme*) : « *l'humanité et l'animalité s'exclue* » (p. 38) : un même processus d'exclusion s'abat sur les terres colonisées, sur les hommes et les bêtes qui y habitent, sous l'égide de la politique et de la science. La ville s'organise selon cette logique sélective, « *antidémocratique* » (p. 41<sup>5</sup>). Ce qui permet à J. Zask de faire la distinction entre la *ville* et la  *cité*. Celle est présentée comme l'espace de la communauté de vie indépendante, qui permet l'épanouissement, l'autogouvernement, la démocratie ouverte, la continuité (notamment avec la campagne), la pluralité... (chapitre *La cité contre la ville*). La ville n'est donc que l'expression d'une dimension organisationnelle, fonctionnelle et hiérarchique : « *la ville fragmente l'existence des riverains et uniformise chaque fragment en vue d'une plus grande efficacité.* » (p. 47) Malgré tout, la ville triomphe (sans que l'on sache vraiment pourquoi) et relègue le sauvage (et le pauvre). L'intrusion des animaux dans les villes perturberait aussi la nature de l'animal sauvage, qui serait ainsi « *dénaturés (...) modifié dans son essence même (...) [il] subirait une dégradation ontologique.* » (p. 49). Mais qui donc aurait le pouvoir de définir le statut originel, ontologique et définitif de l'animal ? On ne le sait pas. Pas plus que la nature de ces transformations ontologiques que subirait l'animal. C'est encore une fois l'occasion de revenir sur la ville et l'imaginaire qu'elle porte (chapitre *Du monde sauvage à la sauvagerie*). Celui-ci traduit l'inadéquation entre la représentation imagée que nous nous faisons de l'animal (sauvage et exotique, vivant dans une nature, elle aussi sauvage et exotique) et sa déchéance, dès lors qu'il s'échoue dans les villes. Car les animaux sauvages « *ne sont pas à leur place dans la ville* » (p. 51-52), ou plus exactement, ils ne sont pas faits pour vivre dans les villes. Car la ville est l'espace de la civilisation par excellence et donc de la mise à distance de tout ce qui comporte une part de sauvage. L'idée de « *naturalisée* » la ville est donc « *difficilement imaginable* » (p. 54). D'autant plus que par sa nature même, l'animal est féroce (*wild*), indomptable, prédateur invétéré, vivant dans un territoire lui aussi terrifiant (insondable, ténébreux,

---

<sup>4</sup> Frédéric Héran, *La ville morcelée. Effets de coupure en milieu urbain*, Economica, Collection Méthodes et Approches, Paris, 2011.

<sup>5</sup> Ce qui est plus compliqué, surtout lorsque l'on voit les politiques d'aménagement urbains portés par des élus de gauche comme de droite, au nom de l'intérêt des habitants

mystérieux, cette *wilderness*<sup>6</sup>) (chapitre *Prédations*). Au contact de la ville, l'animal sauvage connaîtrait un processus de dégradation, comme celui subi par l'animal domestiqué, (chapitre *L'animal sauvage urbain : vers la dégradation*). Ce dernier, asservi, témoigne de la supériorité de l'homme, sorti de son animalité. Mieux encore souligne J. Zask : le processus de civilisation exclut l'animal domestique du monde civilisé (p. 66-68), en le réduisant à une fonction (alimentaire, force de travail...). L'animal sauvage bouscule la place que la civilisation a assignée à l'animal : il transgresse les frontières, il s'habille des oripeaux du migrant, du clandestin, et devient rapidement gênant, « nuisible, opportuniste, et parasite » (p. 71) et aussi « incontrôlable et dangereux » (p. 74). Ces animaux, devenus urbains, sont « “désauvagés”, au sens où l'union prétendument intime qu'ils formaient avec leur milieu est détruite. » (p. 74). Face à cette présence, la réponse des hommes est maigre, tant sur le plan juridique (absence du statut juridique), que de la science (les *urban wildlife studies* n'existent que depuis une dizaine d'année), ou les politiques urbaines (chapitre *L'animal en ville, sans foi ni loi*). Alors, on continue à produire des solutions sélectives, qui renforcent notre propension à se débarrasser des intrus qui nous dérangent (les fameux « nuisibles ») (chapitre *Repousser, exterminer*). C'est un véritable marché qui se met en place, s'adaptant à nos conceptions éthiques (ne pas faire souffrir...).

Comment dès lors inventer une autre manière de construire la coexistence entre l'homme urbain civilisé et l'animal sauvage ? Tout d'abord, en acceptant de reconnaître que la frontière entre “domestique” et “sauvage” n'est pas intangible (chapitre *Sauvages, domestiques, féroces... repenser les catégories* ; la « féralité » conçue comme une dégénérescence de la domestication, une forme de retour au sauvage (p. 98). Car cette délimitation résulte de notre anthropocentrisme, qui évolue en fonction de notre relation aux animaux. Il nous faut donc accepter l'imprévisibilité des animaux sauvages, cette part de l'évolution que nous ne maîtrisons pas (chapitre *Éloge de l'imprévisibilité*). En s'appuyant sur les écrits de Thoreau, J. Zask insiste sur « l'imprévisible de la nature considéré comme une donnée expérimentelle décisive » (p. 104) et sa dimension « merveilleuse (...) C'est une émotion qui apporte la satisfaction de la découverte tout en ouvrant des possibilités d'explorations futures. » (p. 105) Ensuite, il s'agit de reconsidérer nos manières de protéger le vivant (chapitre *Protéger, vraiment ?*). Que savons-nous vraiment de ce qui est bon pour eux ? Il conviendrait de dépasser cette « victimisation » de l'animal, au risque d'enfermer l'animal dans un rôle dont nous fixons le cadre et la finalité – la ville devenant un grand zoo aménagé et régulé. C'est donc à une transformation de notre regard qu'il faut procéder (chapitre *Les animaux ne sont ni des machines ni des alter ego*), afin d'élaborer des modes de compréhension mutuel. Le projet est louable, mais ne dit rien, concrètement des procédures à adopter et des frontières à déplacer (notamment au niveau du droit, sur les conditions d'un réajustement de la place de l'animal sauvage dans nos villes). Et au contraire de l'auteure (p. 117), on peut estimer qu'il est utile de savoir ce que les animaux pensent pour élaborer au mieux le cadre de cette coexistence<sup>7</sup>. L'exemple des « délaissés urbains » (les espaces interstitiels désaffectés), ou ces « tiers paysages » (p. 130) est traité au chapitre suivant. Il permet d'illustrer cette capacité d'initiative, l'inventivité des animaux sauvages pour occuper ces espaces de la ville, que l'on croit à tort comme vide. Ces délaissés « aident à penser la manière dont la ville peut composer avec l'imprévisible » (p. 132). Pourtant la cohabitation n'est pas sans risque réciproque. Il est alors question de « Barrière d'espèces » (chapitre suivant) à maintenir, afin d'empêcher la contamination entre espèce différentes (comme les zoonoses) et préserver la pluralité des espèces.

---

<sup>6</sup> Mais toujours terrestre ! voir Peter Godfrey-Smith. *Other minds: the octopus, the sea, and the deep origins of consciousness*. Farrar, Straus and Giroux, 2016.

<sup>7</sup> Despret V., *Penser comme un rat*, Paris, Quae, 2009 ; Safina Carl. *Beyond words: what animals think and feel*. Henry Holt and Company Inc, 2015.

L'auteur souhaite alors interroger les conditions de constitution d'une nouvelle alliance avec les animaux. En partant du mythe de Noé (chapitre *Noé et la pluralité des espèces*), et de la condamnation du « *grand mélange antideluvien* » entre les hommes et les animaux, il s'agit de préserver la diversité (ce qui n'est pas interchangeable)<sup>8</sup>. Mais Noé agit sous l'ordre impérieux de Dieu – une position qui n'est pas rappelé dans ce texte – et non pas de sa propre initiative pour sauver tout ce petit monde ! L'important est pour J. Zask de rappeler combien l'organisation de l'arche (chapitre *L'arche de Noé, ou la cité des « niches »*) répond au principe premier de séparation (entre les animaux et avec les hommes), mais aussi de circulation. C'est une métaphore du passage de la cité à la ville selon l'auteure. L'arche offre aussi l'image du voisinage : la séparation (la « niche ») n'empêche pas que l'on habite ensemble (chapitre *Éloge du voisinage*), ou tout au moins de construire les conditions d'une cohabitation équilibrée. Le voisinage est surtout caractéristique des liens faibles mais nécessaires pour une sociabilité réussie ; or, les animaux sauvages peinent à entrer dans ces formes de relations... C'est pourquoi il importe de constituer des voisinages entre les hommes et les animaux qui permettent, surtout à ces derniers, de vivre selon leurs besoins (chapitre « *Vivre et laisser vivre* »). Bien sûr, il s'agit d'un équilibre instable comme en témoigne la délicate gestion de la nourriture (chapitre « *Un ours nourri est un ours mort* »). L'auteure rappelle les effets pervers de nourrir ces animaux, afin de rappeler la distance qu'il convient de maintenir avec eux. Car le voisinage doit se construire en respectant l'indépendance de l'autre (chapitre *Du voisinage à l'indépendance*), c'est-à-dire en portant attention à cette dimension relationnelle et sociale, qui se construit en fonction des caractéristiques de l'environnement de chacun.

Tout cela devrait nous permettre de concevoir une « *cité multispéciste* » (p. 184). Celle-ci ne pourra jamais totalement échappée à « *une dose d'anthropocentrisme* », mais elle pourra cependant s'élaborer en vue de respecter les besoins de tous. Elle permet d'interroger le rapport utilitariste que nous avons à l'égard du monde vivant (pour la santé, le biomimétisme, etc.) (chapitre *Vers la cité multispéciste*). Comment mettre en place un espace urbain permettant à chacun de disposer de l'espace nécessaire pour s'épanouir et pour circuler (chapitre *Niches et corridors*) ? D'autant plus que ces possibilités de connexion doivent être évolutives et réversibles, afin de s'adapter aux mouvements imprévisibles de ces curieux voisins. Une telle évolution n'est possible que si l'on « *transforme la ville en cité* » (p. 200) – et c'est bien là le cœur de la proposition philosophique de J. Zask, au point où l'on peut se demander parfois si l'animal n'est pas qu'une simple métaphore destinée à interroger nos relations avec cet autre humain, l'étranger (chapitre *Faire la cité*). Il conviendrait alors de désenclaver les espaces urbains, accentuer les passages, les circulations, mais aussi les espaces accueillant l'immobilité. Cela dans l'optique de construire un écosystème inclusif, interactionniste, permettant la pluralité plutôt que l'unité. Cela suppose de construire une cité constamment en mouvement (chapitre *La cité évolutive*) : « *le maintien de la pluralité des êtres dépend d'un processus de pluralisation.* » (p. 217) La cité se connecte à la nature, prend la mesure de l'histoire ancienne qui lie hommes et bêtes, laisse la possibilité à l'imprévisible de survenir et s'installer... La conclusion (*Vers une nouvelle alliance*) insiste sur l'importance de s'aventurer vers la cité, afin de renouer avec cette nature qui s'impose de plus en plus dans l'espace urbain : « *contrairement à la ville qui se veut le maître de la nature, la cité s'en fait l'élève.* » (p. 227).

La démonstration de l'auteure s'élabore à partir d'une critique de la ville et de la manière dont celle-ci façonne les identités des hommes (les urbains civilisés) et des animaux (les domestiques comme les sauvages). Elle plaide pour le passage à la cité, perçue comme un espace ouvert, (re)connecté à la nature. Le lecteur ne trouvera guère de solutions clés en main, de politiques à mettre en œuvre, de pistes pragmatiques... Pas plus qu'il ne trouvera une réflexion approfondie sur la dimension proprement politique de la place de l'animal sauvage dans la communauté

---

<sup>8</sup> Ce qui est l'occasion de faire une critique rapide de l'antispécisme, ce qui demanderait davantage d'approfondissement, p. 144.

politique<sup>9</sup>. C'est davantage le livre d'une intention, qui vise à décrypter les conditions d'élaboration d'une compréhension renouvelée des relations qui nous unissent aux animaux sauvages, dès lors que ces derniers sont reconnus comme nos voisins. On pourra ne pas partager les constats rapides de l'auteure sur « *les projets d'écologisation qui sont désormais dimensionnés à l'échelle de la ville entière.* » (p. 20). Le souhait est louable, mais la réalité de la transformation des politiques de la ville est plus terne... On pourra aussi être plus prudent sur les transformations des représentations initiées par les confinements (p. 203). La marche vers la cité risque d'être un peu longue...

La démonstration est richement illustrée, documentée, s'appuyant sur certains pans de l'éthologie ou des études d'urbanismes. Elle croise habilement les sources et les exemples, aidée en cela par une écriture précise et élégante.

Bruno Villalba

Professeur de science politique, AgroParisTech, Printemps

---

<sup>9</sup> Kymlicka, W., Donaldson, S. *Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux*. Paris : Alma éditeur, 2016, notamment le chapitre 5 « La souveraineté des animaux sauvages ».